



Education, mission impossible ?

THEME : LES RELATIONS PARENTS-ENFANTS

02/02/2002 - n°1255

Famille et pratique / Notre vie

Les mutations récentes de la famille devaient apporter paix et bonheur. Pourtant, il n'a jamais été aussi difficile qu'aujourd'hui d'être parent... et d'être enfant. C'est l'analyse du sociologue Louis Roussel, qui vient de publier *L'enfance oubliée* (Odile Jacob). Louis Roussel est démographe, sociologue spécialiste de la famille, professeur à la Sorbonne, conseiller scientifique à l'Ined (Institut national d'études démographiques).

Agnès Flepp

Les mutations récentes de la famille devaient annoncer une ère de bonheur pour parents et enfants. Vous semblez moins optimiste...

Les tensions se multiplient en famille, à l'école, dans la rue, entre enfants et adultes. On se trouve devant un refus de plus en plus précoce des enfants de subir l'autorité des adultes. L'attitude des étudiants de 1968 devient celle des enfants de 2000. Parents et éducateurs se disent de plus en plus dépassés !

La violence a envahi le monde des enfants. Elle progresse dans les écoles, les cités et même les «beaux quartiers». C'est la fin d'un régime où les enfants étaient protégés des remous de la société et vivaient dans un havre de sécurité. Ils sont à la fois victimes et acteurs de la violence. Plus important d'ailleurs que les agressions ponctuelles, le climat général d'insécurité et de risque qui atteint la population générale des enfants.

Ce n'est pas d'hier que les parents éprouvent de l'anxiété pour un enfant en échec scolaire, en dépression, ou au bord de la délinquance...

Non, mais c'était là une affaire privée et comme un secret : le drame relevait, pensait-on, de causes singulières, personnelles ou familiales. Nous venons de prendre conscience désormais que tous les enfants sont à risque. L'enfance est devenue en France une «question sociale».

Le nouveau modèle familial qui privilégie le seul épanouissement personnel n'est-il pas aussi responsable de cette crise de l'enfance ?

Aujourd'hui, le mariage n'a plus de statut défini ; on se marie pour être heureux. Le mariage est une entreprise de bonheur. L'enfant n'est plus attendu comme le maillon nécessaire pour assurer la survie des générations. Il naît seulement d'un désir et non plus aussi d'une obligation.

De ce projet, l'enfant évidemment n'est pas exclu. Les parents veulent que leurs enfants soient les acteurs de ce bonheur.

Il fait partie du «système» : il va y avoir une recherche de gratifications pour l'enfant et par l'enfant.

Nous voulons que nos enfants soient heureux maintenant et d'abord avec nous ; plus tard aussi sans doute dans leur profession et leur famille, mais c'est le bonheur commun actuel qui est impératif. Cet amour est ambigu.

Ambigu... Que voulez-vous dire ?

L'amour que les parents portent à leur enfant est souvent ambigu à plusieurs points de vue. D'abord, les parents veulent qu'ils soient de vrais partenaires ; ils désirent être aimés d'eux, intensément et consciemment. Ils les veulent donc responsables et... déjà adultes. Mais, en même temps, ils savent qu'alors ces enfants deviendraient autonomes et prendraient leurs distances. Ils hésitent en somme entre un enfant précocement mûr et un enfant attardé dans sa dépendance. L'enfant se doit d'être d'abord pour ses parents un fournisseur de gratifications.

En même temps qu'ils attendent un bonheur et un amour inconditionnels, pères et mères se sentent redevables d'une dette également inconditionnelle. Cet enfant, ils l'ont voulu, et d'abord pour eux-mêmes. Ils lui doivent toutes leurs joies. Il faut que leur enfant justifie a posteriori leur volonté de l'avoir eu par son approbation.

On pourrait résumer l'ambiguïté actuelle en disant que nous sommes trop amoureux de nos enfants et que nous ne les aimons pas assez. Nous sommes prêts à faire pour eux beaucoup de sacrifices, mais peut-être pas tous les sacrifices. Adviene une passion affective ou autre, le bien de l'enfant cesse alors d'être l'objectif inconditionnel.

C'est en ce sens que vous écrivez : «Aimer ses enfants, c'est consentir à ce qu'ils vous aiment moins» ?

Oui. On ne doit pas simplement aimer son enfant comme un bébé précieux élevé dans une surprotection permanente. Il faut consentir à l'aimer assez pour qu'il se détache de nous, pour qu'il puisse vivre un jour en aimant cet «autre» inconnu qui nous aura supplantés.

L'amour des parents, par principe et par devoir, doit être désintéressé. Il nous faut apprendre à faire le deuil de nos enfants ; à les laisser partir pour qu'ils se construisent. Ce n'est pas facile !

Vous parlez d'«enfance protégée», alors que nos enfants paraissent de plus en plus exposés.

L'enfant est surprotégé à la fois de l'intérieur et de l'extérieur. Les parents veulent un bonheur immédiat, ils ont tendance à vouloir prolonger la fusion de la petite enfance, ce temps merveilleux de l'adoration réciproque ; et comme on veut que tout se passe dans la tendresse, la compréhension, on va éviter les conflits, refuser l'opposition, de peur de perdre l'affection de son petit.

Par ailleurs, le paradigme de l'éducation actuelle étant celui de la bonté innée de l'enfant, il faut laisser ce petit être s'épanouir, le valoriser, l'écouter, et pour respecter sa spontanéité on doit le protéger de l'extérieur, le défendre contre toute épreuve, justifiée ou non, lui éviter toute frustration, tout interdit.

On remplace l'obéissance désuète par la négociation : «Si tu travailles mieux à l'école, je t'achète une bicyclette». Tout se discute, se gère en fonction de l'instant présent. On le gâte, on cède à tous ses caprices, et il devient un petit tyran familial que les parents n'arrivent plus à dompter.

N'est-il pas légitime de vouloir entourer de tendresse et d'amour ses enfants ?

Bien sûr, il est non seulement normal mais nécessaire que l'enfant, pour se développer harmonieusement, grandisse dans le terreau de la tendresse ; qu'il se sente exister parce qu'il est aimé. Mais à partir d'un certain stade, il faut qu'il entre dans ce qui est vraiment l'enfance, c'est-à-dire le commencement de la rencontre avec le réel. Et le réel, c'est parfois l'opposition et l'affrontement des problèmes présents.

Sinon on l'enferme dans une sorte de paradis faux et irréel. Il pourra agir à sa guise, il n'en subira que de légères conséquences, puisque ses parents sont là pour faire rempart entre lui et la réalité.

Il arrive ainsi au seuil de l'adolescence, fragile, naïf, dans l'illusion d'un bonheur où les parents ont tenté de le maintenir. Le risque alors, c'est qu'il tente de trouver des substituts à la sécurité et à la quiétude de sa jeunesse en se plongeant dans l'alcool, le tabac, la drogue - au pire dans la violence : il affronte la société parce qu'il n'a pas pu, enfant, affronter ses parents. Elever dans la surprotection permanente, c'est conduire, désarmé, au temps des difficultés inévitables.

Votre titre est L'enfance oubliée. A vous entendre, on a plutôt l'impression d'une enfance adulée...

La société traite l'enfant à la fois comme un petit prince qu'on surprotège et comme un adulte précoce. Un ministère de la Famille et de l'Enfance a été créé ; une Convention internationale des droits de l'enfant, signée, où ceux-ci s'égrènent en un long chapelet sans qu'il soit jamais question de devoirs.

Il est évidemment indispensable de réaffirmer les droits des mineurs à être nourris, soignés, instruits... - comment ne pas souscrire à de tels droits ? Mais ces droits simples et imprescriptibles ont été enrobés d'une idéologie selon laquelle il faut libérer l'enfant comme on a libéré la femme. On se met à considérer les gamins comme une minorité dominée par des adultes, des petits exploités qu'il faut libérer et traiter comme des sujets accomplis, alors qu'ils ne sont que des petits d'hommes en marche vers leur autonomie. Du moins a-t-on laissé se répercuter ce contresens...

Ces enfants traités comme des adultes précoces arrivent à l'adolescence absolument désarmés face aux contraintes de la vie réelle. Je suis convaincu que beaucoup des difficultés, des épreuves, des dépressions, des délinquances, de tout ce que l'on appréhende comme une crise d'adolescence, n'est en réalité qu'une crise de l'enfance oubliée. On n'a pas donné pendant l'enfance la conscience du réel, nécessaire à cet âge ; alors que l'éducation doit permettre de rencontrer progressivement et à sa mesure des petites difficultés.

Il faut que l'enfant échappe au présent, c'est-à-dire à son désir immédiat, et qu'il perde l'illusion d'être le centre du monde. Les parents sont parfois trompés par la relative facilité des premières années. Ils cèdent alors avec trop de complaisance et échangent ainsi de petites difficultés présentes contre des risques plus graves pour l'adolescence.

Vous soutenez que la baisse actuelle de la fécondité a des conséquences sur l'éducation.

Oui, et elle est peu remarquée. L'enfant appartenait autrefois à deux réseaux de relations pour lui essentiels : il était lié à ses parents, et il était membre d'une fratrie. Le frère ou la sœur existe bien encore aujourd'hui, mais on ne peut former avec eux un véritable groupe qui intensifie et diversifie les relations de chacun avec les parents. C'est plutôt une compétition de chaque enfant pour une éventuelle préférence des parents qui les inspire.

Ainsi, l'environnement affectif a radicalement changé : ils étaient les enfants d'une famille où frères et sœurs, mais aussi cousins, cousines, oncles et tantes jouaient un rôle considérable. Les voilà maintenant, et avant tout, enfants de leurs parents, et contraints de bâtir sur ceux-là seuls leur équilibre et leur personnalité.

Une rupture ne devient-elle pas d'autant plus dramatique ?

La situation des enfants de parents divorcés a considérablement changé depuis un demi-siècle. L'exclusion sociale et la culpabilisation induite ont reculé. Il ne s'agit pas de remettre en cause le divorce, mais il est malaisé de prétendre qu'il ne constitue pas pour l'enfant une épreuve difficilement supportée.

Soudain, celui-ci perd l'illusion qu'il est le centre de la famille. C'est, souvent, tout son environnement qui bascule : logement, école, camarades, famille, et il lui faut passer d'un monde où deux êtres aimants traçaient pour lui des chemins apparemment sûrs à un autre monde où le doute et l'imprévu deviennent des attitudes nécessaires. Affirmer que cette épreuve se résout ordinairement par une maturité précoce, n'est-ce pas s'en tirer à bon compte en laissant aux enfants le soin de soigner eux-mêmes les blessures reçues ?

Et pour la famille monoparentale ?

Le principal danger, c'est la tendance du parent gardien - le plus souvent la mère - à tout miser sur l'enfant, à en faire sa raison de vivre, à le placer ainsi en position d'adulte. On se trouve de nouveau face à cette indistinction des générations qui déstabilise l'enfant. Il ne trouve pas en lui cette autonomie dont on ne lui donne que les apparences.

Ces situations sont parfois inévitables, mais il faut insister sur la nécessité, pour l'équilibre de l'enfant, de le maintenir dans des conditions aussi proches que possibles de la normalité, c'est-à-dire dans une relation nette avec ses deux parents.

Votre analyse est bien sombre : que peuvent faire les parents ?

Eduquer, c'est ouvrir lentement la porte de l'avenir. Le vrai cadeau pour les parents, c'est de laisser l'enfant faire ses preuves, à sa mesure. Ça ne va pas sans crainte, mais ils doivent trouver en eux assez d'amour pour laisser grandir leur progéniture au prix parfois de risques contrôlés.

Une telle éducation ne se fait pas sans prudence. Il faut beaucoup expliquer et beaucoup écouter, en un mot, être généreux de son temps : dialogues, jeux partagés, scolarité observée. Voilà qui exige du temps, de la lucidité, du courage aussi pour accepter éventuellement avec l'enfant des conflits provisoires, des interdits nécessaires.

Il faut donc non seulement de la tendresse, mais aussi une attentive lucidité, d'autant plus nécessaire que la société nous souffle trop souvent que l'entreprise est facile, préconisant le contraire de ce que souhaiteraient les parents.

Les parents peuvent-ils résister à la pression sociale ?

Plus qu'ils ne le pensent. Qu'ils ne craignent pas de donner leur opinion sur un film, une chanson, une vedette, au risque de n'être pas suivis. Qu'ils favorisent les contacts avec les enfants de leurs amis, dans un environnement qui confirme au lieu de contredire ce qui est dit chez eux. Qu'ils transmettent l'exemple : le beaux discours moralisateurs des adultes sont sans effet si l'enfant n'éprouve pas leur valeur dans la conduite de ses parents. «La télévision concurrence les parents»

Contrairement aux siècles passés, l'autorité des parents rencontre de nombreux concurrents. Dont la télévision, surpuissante. Tel est l'avis de Louis Roussel.

Jusqu'au XVIIIe siècle à peu près, les enfants grandissaient dans un univers homogène. Une correspondance étroite et unique reliait éducation, famille, société. Il y avait une harmonie logique entre société, mariage et éducation. Il était difficile d'échapper à cette unanimité.

Qui plus est, il y avait une forte contrainte : il fallait travailler pour survivre.

Elever des enfants, c'était alors essentiellement leur procurer le nécessaire, les protéger, les soigner, les nourrir.

Les parents représentaient l'ordre des choses, c'était le fondement de leur autorité. L'éducation consistait à rendre l'enfant conforme à la société dans laquelle il était appelé à vivre pour qu'il puisse à son tour assurer le relais et permettre la survie du groupe.

Aujourd'hui, il n'y a plus cette nécessité. Certes, les parents travaillent, mais les contraintes ont changé. Surtout, il n'y a plus ce consensus : l'autorité des parents rencontre de nombreux concurrents. La société touche les enfants très jeunes à travers la publicité et la télévision.

Quand vous étiez jeune, les livres avaient beaucoup d'importance, et s'il y avait une divergence entre le discours de vos parents et le livre que vous lisiez, cela engendrait un malaise. La télévision est beaucoup plus puissante que le livre l'était sur nous. Or elle raconte, elle diffuse souvent des choses qui sont en opposition avec ce que les parents tentent de transmettre. L'enfant, dont le père est un brave comptable, par exemple, mettra plus volontiers en doute l'autorité de son père que celle du présentateur vedette du journal télévisé.

La télévision «harcèle» le jeune téléspectateur. Elle l'assiège par une stratégie permanente et simpliste qui se résume à ceci : l'enfant y est toujours traité comme un adulte dont l'intuition, la volonté de vivre sont plus pertinentes, plus efficaces que la morale sclérosée des parents. Qu'on se souvienne de certaines publicités où le père est gentiment résigné devant les connaissances télévisées de son fils, ou ridiculisé dans le métro par une bande d'enfants.

La morale latente de tout cela, comme l'avait déjà noté Margaret Mead, c'est que nous sommes à une époque où les enfants sont en avance sur leurs parents et où la sagesse de ces derniers consiste, au bout du compte, à prendre modèle sur eux.

Comment les enfants ne seraient-ils pas sensibles à cette inversion de la hiérarchie entre les générations ?